

« Dialogues. Deux Études théâtrales »

Alexandre Lazaridès

Number 66, 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29539ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lazaridès, A. (1993). Review of [« Dialogues. Deux Études théâtrales »]. *Jeu*, (66), 158–160.

«Dialogues. Deux Études théâtrales»

Textes et mises en scène : Jean-Pierre Ronfard; éclairages : Sylvie Morissette. Production du Nouveau Théâtre Expérimental, présentée à l'Espace Libre du 19 janvier au 6 février 1993.

«Corps à corps. Geste et paroles»
Avec Roger Léger, Patricia Perez et Huy Phong Doan, spécialiste des arts martiaux appliqués au théâtre.

«Violoncelle et voix. Parole et musique»
Musique : Claude Lamothe. Avec Pauline Vaillancourt et Claude Lamothe.

Fanfaronnades martiales

Ces deux études théâtrales, conçues par Jean-Pierre Ronfard, portent l'une et l'autre sur les relations problématiques du couple moderne. Sauf que je me suis quelque peu

cabré durant la première partie de ce spectacle, alors que la seconde m'a complètement fasciné.

L'idée de départ de *Corps à corps* dénote l'originalité habituelle au Nouveau Théâtre Expérimental et à Ronfard; ici, il s'agissait d'appliquer aux relations amoureuses la technique des arts martiaux. La démarche cherche, non sans provocation et clins d'œil, à renouveler notre perception des dites relations, en cette fin de siècle où le couple, soufflant et ahanant de traîner le quotidien amoureux, n'en peut mais. L'espace scénique ne livrait rien aux regards sinon quatre panneaux coulissants et translucides, tantôt rapprochés, tantôt espacés; des coups de gong inauguraient chacun des dix rounds de ce corps à corps métaphorique, on l'a vite compris.

Sur scène, un homme et une femme, en habits amples vaguement asiatiques, jouent le jeu de la séduction et de la conquête, mais selon une tactique que tous deux veulent froide et rationnelle, pour mieux assurer leur victoire sur l'autre. Cette

Corps à corps, création du Nouveau Théâtre Expérimental. Photo : Gilbert Duclos.



tactique (ou cette technique) est celle des arts martiaux; ils vont se coller, non sans violence parfois, pour maintenir le contact, et la femme plus que l'homme — comme autrefois l'on prenait prétexte des danses sociales pour serrer entre ses bras le ou la partenaire de ses rêves : autres temps, autres mœurs. Curieusement, ce corps à corps, s'il est bien physique, n'a en revanche rien de bien charnel, encore moins de sensuel; on aurait cru plutôt à une démonstration de volonté de domination, rigoureusement intellectuelle, partie d'échecs dont on peut admirer l'astuce, mais dont il serait difficile d'affirmer qu'on en sort ému.

L'humour de la violence

Quelques incursions vers une certaine trivialité gestuelle m'ont étonné. L'inter-textualité recherchée ne volait pas haut non plus; un exemple : «Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage, etc., etc., élémentaire mon cher Watson et qui vivra verra.» Je dirais qu'il y avait ici de la facilité ou, à tout le moins, des concessions discutables à l'humour du jour, dont les ravages sur les milieux de la création et sur l'esprit critique sont de plus en plus évidents. En tout cas, une partie de la salle a accueilli la démonstration avec des rires continuels, alors que l'autre partie se tenait coite; la chose a de quoi intriguer.

Le spectacle aurait pu gagner en rigueur et en pureté visuelle si les acteurs avaient été de vrais spécialistes des arts martiaux; quel qu'ait été leur entraînement, c'est à une sorte de pastiche maladroit, voire de parodie, que nous avons assisté, comme si les acteurs se faisaient plus menaçants ou agressifs qu'ils n'avaient envie de l'être. Ce n'est pas dans la conviction du jeu que résidait le meilleur de cette première partie du spectacle, mais dans les contradictions évidentes, aux effets comiques simples et

efficaces, entre les flottements psychologiques de ce couple qui n'ose se former et son désir de s'affirmer par des paroles et des gestes tranchants et nets, comme on se parle dans le noir pour se donner courage contre d'éventuels fantômes. Le tout finira par un adieu aux armes mi-soulagé, mi-désenchanté.

L'intelligence de la passion

En revanche, que d'intelligence et de passion dans l'interprétation de Pauline Vaillancourt! On voudrait dire de cette remarquable comédienne, qui fait vibrer la scène par son tranchant de soprano, qu'elle réussit à faire de sa voix une présence. Sa tenue de corps, visiblement apprise de la technique du chant, donne déjà à voir; on ne se tient pas, on ne marche pas ainsi «dans la vie»; c'est un corps façonné par en dedans, travaillé de l'intérieur. L'élocution elle-même, volontairement posée aux confins de l'artifice, distancie la comédienne (et nous avec elle) de son personnage, amoureuse tourmentée, qui sait les méandres de son cœur piégé et les menées retorses de son amoureux dont elle ne peut se défaire; elle l'a dans la peau, à son corps défendant, possédé, violenté.

Aux moments où le face à face avec l'incohérence du désir devient insupportable, la voix s'enfle, semble battre des ailes pour s'échapper de la gorge, et s'envole en une phrase chantée avant de se casser et de retomber dans la plainte ou l'accusation parlée. Tentatives renouvelées et impuissantes pour s'arracher à la voix de l'Autre qui la séduit et la trompe, alors même qu'elle se sait séduite et trompée. Cette voix de l'Autre, c'est celle de la musique, incarnée dans l'instrument le plus enjôleur, le plus viscéral qui soit : le violoncelle.

Inoubliable Claude Lamothe agrippé à son violoncelle et traîné sur un fardier

comme un paraplégique par le metteur en scène lui-même. En plus d'avoir composé une musique qui semble pouvoir autant chanter que parler, Claude Lamothe possède une connaissance intime de son instrument, comme si c'était là sa propre voix, son propre corps. Les mimiques faciales dont il accompagnait son commentaire instrumental faisaient de lui non un simple exécutant, mais un véritable protagoniste, qui donnait la réplique, se défendait, séduisait, boudait, charmait... Ses déplacements pilotés ressemblaient tantôt à des fuites, tantôt à des poursuites, et créaient l'action nécessaire pour que le spectacle ne devienne pas un numéro de music-hall. Et pourtant, la scène était restée toute nue et grise, flanquée à gauche et à droite par deux tabourets fatigués. Mais tout ce vide s'était laissé habiter, envoûter par l'entrelacement de la voix humaine et du chant des cordes, dans une sensualité bien plus frémissante que celle de la première partie du spectacle. Ce soir-là, le corps à corps n'était pas là où l'on croyait qu'il serait.

Alexandre Lazaridès



*Violoncelle et voix,
du Nouveau Théâtre
Expérimental. Photo :
Gilbert Duclos.*